



L'ART CHEMIN FAISANT...

AUTOUR DE PIERRE ANTONIUCCI

L'ART 26 JUIN
AUTOUR DE PIERRE ANTONIUCCI 18 SEPT
CHEMIN
13^E ÉDITION DU PARCOURS D'ART CONTEMPORAIN
FAISANT
...



L'ÉQUIPÉE

AUTOUR DE PIERRE ANTONIUCCI

Un jour, lors d'un vernissage, choc devant un tableau : j'avais vu son "frère" dans un atelier d'artiste quelques semaines auparavant ! Quand j'en fais part au peintre exposé, il me demande évidemment le nom du créateur de l'autre œuvre. À son évocation, il répond, ébahi : "je l'ai eu comme élève !".

Ils ne s'étaient pas vus depuis 20 ans...

Cette anecdote m'a plongé dans une réflexion intense sur la transmission, et plus largement sur les affinités qui font les "écoles". Si l'on entrevoit ce qu'ont appris Vinci chez Verrochio, Titien chez Bellini, qui a eu cette idée folle un jour d'inventer l'école de Pont-Aven ? Qui a rassemblé ces artistes si différents ? Depuis Mai 68 et la rupture de l'image du "maitre", que font les élèves dans les écoles d'art ?

Et qui pour nous accompagner dans ce questionnement ?

Pierre Antonucci naturellement !

L'artiste, dont l'enseignement a profondément marqué ses élèves aux Beaux Arts de Rennes et de Tours, a déjà abordé ce thème avec l'expo Philia (Brest 1999). Le même principe est repris cet été, sous-titré "l'équipée".

Notion de groupe et d'aventure donc, pour une expérience rare qui permet de réunir douze artistes liés tout d'abord par l'amitié mais aussi par le respect de leurs singularités.

Marie Christine Biet

PEINDRE À PERDRE LA RAISON

Cette phrase devrait figurer à l'entrée des ateliers de Pierre, lieux desquels il a toujours du mal à sortir. Sa raison, sa grande capacité de réflexion, de théorisation, se marient à de grandes rêveries (...) Boileau rejoignant Cyrano de Bergerac. Pour atteindre la lune, il a remplacé les bonbonnes de rosée par des flacons d'essence de térébenthine, de white spirit...

Mais aucun repliement sur soi, il faut le voir accueillir de jeunes étudiants dans son atelier... à croire qu'il veuille retrouver la fraîcheur, l'énergie des premiers gestes de peintre, des premiers gestes artistiques... L'ORIGINE...

Alain Gauvin



SOMMAIRE

| | |
|---------------------------------|----------|
| PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPÉE | P. 6-7 |
| PIERRE ANTONIUCCI | P. 8-9 |
| PHILIPPE BERTHOMMIER | P. 10-11 |
| PETER BRIGGS | P. 12-13 |
| ALEXIS FORESTIER | P. 14-15 |
| ALAIN GAUVIN | P. 16-17 |
| CHRISTIAN HENRY | P. 18-19 |
| LOÏC LE GROUMELLEC | P. 20-21 |
| NORA PHILIPPE | P. 22-23 |
| CLAIRE RADO | P. 24-25 |
| LÉONARD DE SELVA | P. 26-27 |
| ANDRÉ ROBILLARD | P. 28 |
| MARTINE HARDY | P. 29 |
| SALLE DES PORTRAITS | P. 30-31 |
| INSTALLATIONS COLLECTIVES | P. 32-33 |
| UN GRAND MERCI | P. 34 |



L'ÉQUIP(É)E

Chaque chose deviendra la matière première d'une autre
Chaque chose sera le fragment d'une autre plus grande. C'est
ce montage continu des composés qui nous aide dans la création
des temps futurs. Et s'il en était ainsi des êtres comme des choses ?
Voici ici réunie la mise en scène d'une équipée parmi d'autres, voici
la présentation des appuis fraternels et la juste distribution d'œuvres
et de pensées d'amis qui ont fait un chemin ensemble.

PETER BRIGGS questionne la matière et le façonnage des corps lumineux, des miroirs et des verres, des peaux de lumière et de ciel enveloppant les courbes convexes ou concaves des formes envasées jusqu'à chasser dans les murs les intruses, les troupeaux d'ombres, appuyés sur leurs bâtons noirs. Aujourd'hui, alors qu'approchent les heures du défilé, toutes ses créatures, formes et volumes, enroulant des tores des fronces dans les sillages des équations de René Thom, enregistrent connexions, espacements, successions sur une grande estrade pour les immobiles chorégraphies du regard.

LOIC LE GROUMELLE propose un espace pictural inouï où semblent se resserrer des récurrences immémoriales, pictogrammes résiduels flottant sur une surface à la fois miroir et mémoire, inaccommodable éblouissement des glaçures d'un blanc profond.

ALAIN GAUVIN crawl dans des vagues de transparence, des reflets et des vitraux amoindris. Sur les murs, il installe des rôdeurs, des figures en marche, semant à la volée des points, des larmes, les cœurs et les yeux. Ces passants lestés des organes, semblent rejoindre un lourd paradis végétal.

PHILLIPPE BERTHOMMIER fait des tableaux où la lettre dispute à la carte un territoire toujours en passe de s'enfanter d'une figure furtive. Regardons la ligne de contact, l'horizon où se séparent en deux fleuves puissants les deux domaines d'interprétation du royaume des choses, la géométrie plane de l'espace pris de son haut et au-dessous sa version écrite bâtonnée par la langue comme un échafaudage qui tient les planchers en construction.

ALEXIS FORESTIER présente une grande machine composée d'un miroir horizontal recouvert de terre que balaye en tournant un râteau qui repousse la terre et nous laisse entrevoir notre image comme surgie du sol. Les trépignassions d'Alexis l'amènent à creuser à ses pieds un trou dans le sol où il disparaît. Alexis, avalé par la terre.

CÉCILE SAINT-PAUL est une Endimanchée. Elle fait partie de cette troupe emmenée par Alexis Forestier où elle est à la fois comédienne et la cinéaste d'inserts filmiques pour ses spectacles.

CLAIRE RADO expose des tapisseries anciennes et déjà très contemporaines. J'attends depuis longtemps un art qui ne sait plus inscrire son temps. Dans des fils colorés verticaux gisent des figures attrapées au filet. Elles ont l'évidence d'une pêche admirable. Ces fils ont laissé passer le menu fretin pour garder les pièces des grands fonds, les figures d'un confort méditatif ou les dos discrets de lecteurs noyés cherchant la fin des temps. La transparence transparait et les durs offices de la salle des jeux apparaissent. La trame verticale n'en finit pas d'attraper puis de voir par ce qu'elle relâche.

LÉONARD DE SELVA fait un trou dans sa boîte à chaussures.

Il en fait sa boîte à monde : un appareil à photographier. Il fait un trou dans sa boîte à chaussures pour y faire entrer le monde par un fil, et le mettre à l'ombre pour plus tard ou pour toujours.

Alors il attend que la lumière entre par un fil. Il la fait entrer dans sa boîte. Il pose sa boîte sur les bords du monde à la fin des paysages, là où on embarque. Va-t-il embarquer ? Mais jamais on n'embarque. Pourquoi embarquer quand on transporte le monde avec soi dans une boîte avec tant de navires ?

CHRISTIAN HENRY précède une voix lente qui cherche une image. Quand la voix s'éteint, l'espace visuel advient comme d'un coup de vent porté par le mouvement du pinceau, mélangeant la surface du lac au bosquet d'arbres puis à tous les nuages venus des cardinaux. Ce qui creuse les bosquets d'arbres, ce qui pousse des nuages vers le rose, ce qui fait frémir la surface de l'eau qu'ouvre la femme, celle qui garde l'ailleurs, c'est le grand parc où se réparent les souvenirs et les mélancolies, c'est dans ce garage-là que nous laissons les marques du temps dans de longues jachères que nous revisitons quelquefois avec lui.

NORA PHILIPPE fait du cinéma. Elle filme détail après détail la toile, dans des films qu'elle consacre fréquemment à la peinture. Peut-être ne vous donnera-t-elle pas la vision globale du tableau. C'est ça le cinéma : la vision par des yeux qui ne sont pas les nôtres, des bouts de vies choisies qui ne sont pas les nôtres et l'on n'a jamais la totalité de l'affaire.

Pierre Antonucci



Le ciel et la barque (130X100) 1989



PIERRE ANTONIUCCI

Où se cherche un art tendu vers une essentialité de la peinture sans renoncement à la poétique du monde qui se manifeste par autant d'indices de réalité.

Un ordre géométrique et un ordre décoratif se concurrencent. Le plan du tableau - souvent une grande surface découverte - est chargé d'une intensité chromatique auto référentielle et matérielle - la texture, la beauté de la pâte - captivent le regard et le dessin architectonique- trace de la pensée (preuve du tracement à l'œuvre) a lieu dans la couleur, et la dompte. Vide, le sol - une pulsion décorative repousse sur les bords les motifs ornementaux et les objets de l'atelier, lieu central où se déplie la vérité de la peinture.

C'est le sol de l'atelier. Importance essentielle du sol (plan du tableau - souvenir de l'échiquier primitif une sorte d'enchantement de la construction par elle-même ; opération géométrique où les éléments signifiants sont les éléments porteurs eux-mêmes de l'auto-engendrement pictural

Et la figure

"Le cheval marche sur les pointes. Quatre angles le portent" (Paul Valéry)

Souvent un cheval ou quelque figure venue de peintures anciennes de l'artiste, portrait, ou souvenirs de peintures d'autres, de grands anciens qui peuplent la mémoire de ce peintre. Le devenir motif du sujet, quelque chose qui ne s'enfonce pas ; qui ne se retire pas ; tantôt de la peinture tantôt de la représentation.

Parfois un marquage de la surface comme des vestiges à lire - les lettres comme des icônes.

Emilie Daniel

**Né le 26 novembre 1943, Pierre Antoniucci vit et travaille à Malakoff (92).
Il est régulièrement exposé à la Galerie Oniris, à Rennes.**



Tableau de la série "Figures du lien", 160 X 140, 2010



PHILIPPE BERTHOMMIER

Puzzle, jeu composé de formes irrégulièrement découpées qu'il faut assembler et ajuster pour reconstituer un sujet, ensemble visuel formé d'éléments complexes qui paraissent assemblés arbitrairement (une disposition aléatoire dit l'artiste) : Le rôle du faiseur de puzzle est difficile à définir ; l'art du puzzle commence (...) lorsque celui qui les fabrique entreprend de se poser toutes les questions que le joueur devra résoudre... (La Vie Mode d'emploi, Georges Perec). L'artiste place dans des cases ou compartiments les motifs qu'il emprunte à l'histoire de l'art sous forme de citations, ou sous forme d'hommages à des contemporains qu'il admire (des manières de faire, aussi) ; et il les dispose dans un ordre qu'il recompose dans d'autres toiles, déplace ou alterne, intervertit, juxtapose à d'autres. Mais aussi, les images fragmentaires qui habitent sa mémoire et qu'il veut capter et réorganiser en travaillant sur les couches, superposant plusieurs plans de représentation en palimpseste, avec parfois même une "courbe de niveau" dans certaines toiles. Et surtout il donne une image de la mémoire même dans sa forme originale en structurant ses grandes toiles comme des labyrinthes qui relient entre eux les éléments et les disposent dans un ordre donné comme ces architectures mentales dont on se servait dans les anciens temps dans l'Art de la mémoire. Mais le peintre ne renonce pas pour autant à la matérialité de la peinture ; sa texture, sa densité. Il n'emploie pas que des pigments. La couleur est chargée, on pense à la fresque.

Emilie Daniel

Né à Vendôme en 1969, Philippe R. Berthommier est diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Tours. Il vit et travaille en Vendomois.



Détail "Shelf Life/Pièces Caduques" 1979-2011



PETER BRIGGS

Sous le vocable de Rûpa on désigne la synthèse de la forme sensible et de la forme mentale (le sentiment) ni naturaliste, ni idéaliste ; à travers des répétitions, des multiplications, se dévoile le sens caché des apparences. Eros est à l'œuvre, dans ces métamorphoses et formes arabesques, dans le passage d'un règne à l'autre, le végétal, le minéral, et l'organique. Il semble que le "démon de l'analogie" règne sur l'esprit de l'artiste et sucite chez le regardeur le démon de l'interprétation.

Peut-on parler d'une pratique voluptueuse de la forme et du matériau ?

Tout cela dans une sorte d'obscurité indispensable à l'artiste où se fabriquent et se trament ces merveilles. Là où il y a des grand feux, des moulages, des miroirs, des encres noires, des taxidermies, des cornues d'argent, des cœurs en flammes. Que ce soit l'envers ou l'intime, l'intérieur des choses, cette matrice "involutive", cette torsion qui plie la pierre, le bronze, enroule la terre et offre comme un coquillage, un développement combiné de thèmes simples de l'hélice à la spire...

"Le rêve est involutif, il se développe de dehors au dedans"
Peter Briggs ne dissocie pas la question ornementale de la sculpture comme art majeur. On repère des préciosités souvenirs érudits et poétiques du maniérisme dans ces dispositifs qui mettent en relation des pierres flottantes vraies ou fausses, avec des miroirs et tous ces reflets et ces éclats dispersés qui égarent et charment le regard.

Emilie Daniel

**Né en 1950, à Gillingham (Grande-Bretagne).
Vit et travaille en France depuis 1973 et à Tours depuis 1983.**





ALEXIS FORESTIER

Passé la barrière des tours de la Défense, le lieu dit “la ferme du bonheur” est fait de chapiteaux forains, de caravanes, de palmiers, de sentiers tortueux, de buis et buissons et d’un saule immense où nichent sept paons dont les queues repliées dans la nuit ressemblent à de grandes cuillères. Ce soir là, planant haut, la pleine lune, comme jaillie d’une miniature indienne. Là se tient Alexis, plus petit qu’un loup et plus grand qu’un renard. Il aime vivre dans les lieux péri-urbains, loin des centres. Sa question ? ouvrir les chemins qui relient les domaines entre eux, sauter d’un territoire à l’autre. Il pratique les divisibilités et les fragmentations et libère le flot soudain d’ondes - sonores et visuelles. Tsunami. Il a l’art de tresser ces particules qui bombardent les yeux, les mains, les oreilles, et qui attaquent les check points de l’esprit. Il rôde dans les périphéries. Il saute d’une marge à l’autre. Son territoire est fait de couloirs et de contre-allées. Il aime ces zones pour l’instabilité des formes et leur puissance catastrophique. Ce soir il donne un concert rock, demain une mise en scène, après demain une exposition, ou publie un texte pour savoir où il en est, s’expliquer avec la topologie, sa grande sœur à qui il confie la ligne de partages, entre les douces continuités et le fracas du discontinu. Sa mise en scène des ébauches du Voyzeck de Büchner, m’a ouvert un long travail de peinture sur le motif non pas de la visualisation de scènes mais la saisie graphique du mouvement de l’écriture construisant l’image, avec ses heurts, ses césures, ses fragmentations et répétitions. Après avoir arpenté tant de territoires, Alexis Forestier porte l’écho d’un personnage français qui va de la Commune à l’après-guerre de Prévert. Cette figure disparaît aujourd’hui à mesure où se transforme le peuple en public. Je salue Alexis et ses Endimanchés qui réveillent nos mémoires et nous donnent l’espoir d’autres ambitions.

Pierre Antonucci

Après des études d’architecture et diverses expériences musicales, Alexis Forestier poursuit un travail de mise en scène avec sa compagnie, les Endimanchés, depuis 1993.



Le Sablier (200 x 140) Alain Gauvin, 2006



ALAIN GAUVIN

Gauvin montre des œuvres mystérieuses qui dévoilent ce que voit "l'œil intérieur", traces et souvenirs de cosmognies complexes issues de mythes chrétiens et hindous où l'on retrouve les éléments (la lune, le soleil, l'eau, le feu, la terre et l'arbre) qui composent l'univers de sa peinture. Ses spéculations autour de la Création prises dans une puissante vision cosmognique dominée par Eros occupe sa pensée. "Il faut que l'œuvre soit contemporaine de l'origine" dit-il. "Une pensée toute nue". Conjugué à des figures qui se disposent en croix de Saint André liées dans une torsion, un chiasme qui unit les contraires, l'ordre décoratif ouvre les corps dans une arabesque et ponctue de taches sensibles la surface qui semble flotter devant.

Palimpseste, les plans superposés restent distincts et visibles. Dans ces peintures on ne saurait dire si telle couleur appartient à une couche profonde ou superficielle et toute couleur semble participer de la tache qui pour Walter Benjamin est toujours absolue et toujours en relation avec le vivant. Les couleurs... "je voyageais à l'intérieur d'elles (...). je me perdais dans les couleurs.(...) ce pêle-mêle scintillant dont s'enivra jadis mon œil."

Mais aussi : peinture de signes, dramatisation du dessin, intensification du trait : il reprend son dessin, l'enveloppe, revient, distingue la forme de la couleur et de la matière, mêle les techniques, dans une sorte d'allégresse. Une vérité qui dérive de l'intensité de l'investissement pictural. La peinture a traversé dans la vérité pulsionnelle de ses élans le jeu des figures et dispersé des signes - cheveux, sein, cœur, sexe... Sa peinture est une peinture en état de spasme. Gauvin est un homme à obsession. Il vit toute sa vie avec les mêmes idées, il les reprend, il les remâche, les mûrit et les porte de tableau en tableau toujours pareilles, chaque fois chargées de plus de sens.

Emilie Daniel

Né en 1936 à Paris, Alain Gauvin vit et travaille en Charentes



Matin (162 X 130) Christian Henry, 2010/2011



CHRISTIAN HENRY

Le paysage est l'espace idéal de mise en œuvre entre le traitement de la surface quasi abstrait qui appartient à la modernité et une vue réelle ou imaginaire suspendue comme un roman-tisme rejoué dans une perspective mélancolique.

Tous ses paysages sont inspirés par des paysages longuement contemplés et cependant, baignés dans cette lumière crépusculaire, on a le sentiment qu'il peint les souvenirs de choses qui n'ont pas eu lieu. ou celles d'un sommeil rêveur.

Des figures lointaines, tremblantes apparaissent, presque évanescentes ; dans une dimension de retrait liée à la lumière du soir, à la mort du jour.

Elles appartiennent à cette totalité perdue éloignée voilée, Fragments d'une totalité perdue.

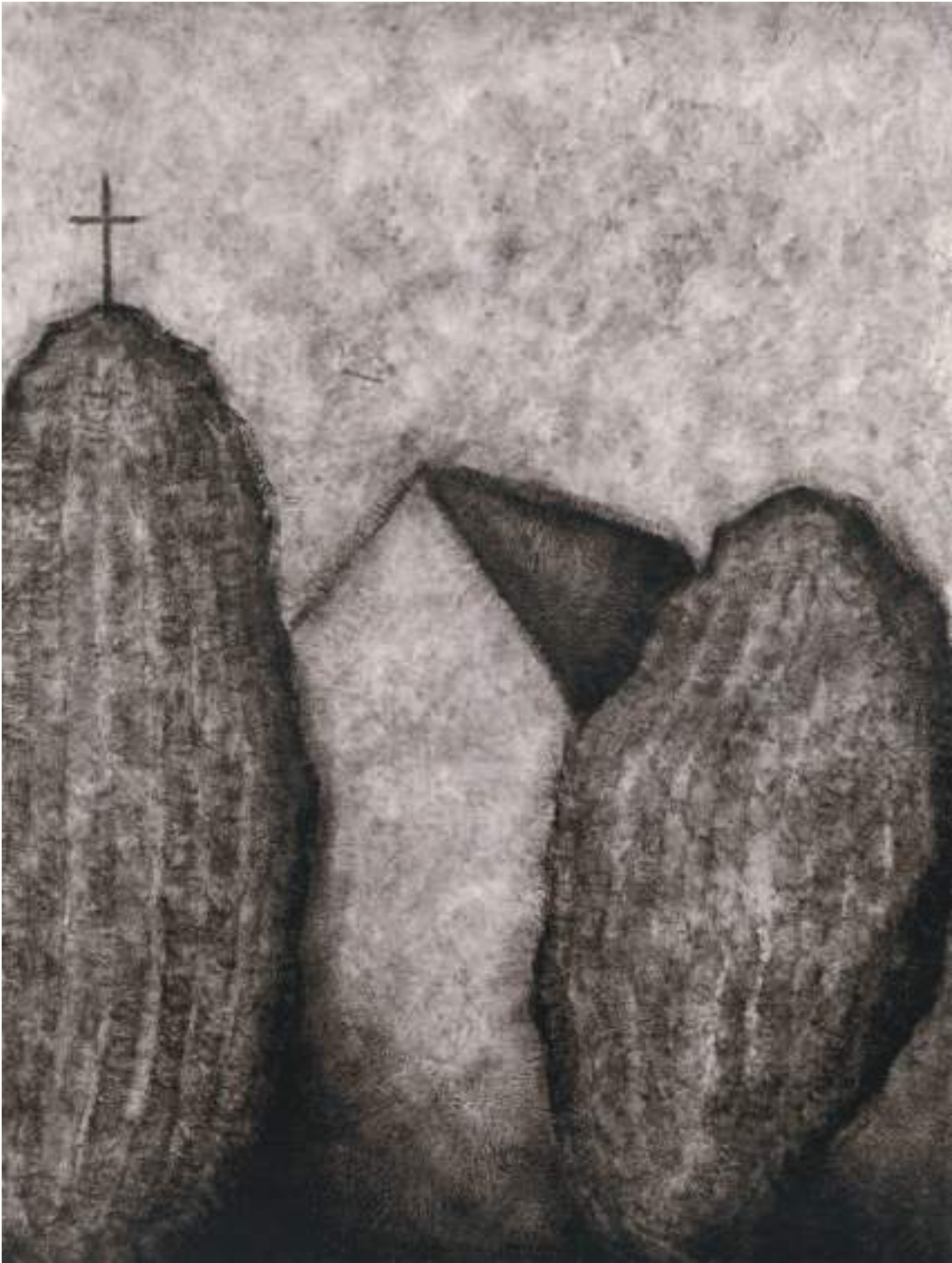
Sa couleur est "morale". Au sens où l'entend Baudelaire, un identifiant comme le dit Walter Benjamin, un écho des traces les plus anciennes liées à la mémoire sensible.

Elle est hantée par le noir - peut-être l'encre de la gravure qu'il pratique ? Le rose pâle des pluies de fleurs ou celui de la chair de ses figures féminines flottent comme pétales sur ces surfaces trempées de vert. Il nous fait le don de rendre les choses présentes dans notre espace. Quelque chose de l'aura, ce "lointain du regard qui s'éveille dans l'objet regardé", nous est indiquée.

Le recours conjugué au passé et à la nature nous rend encore plus désirable cette harmonie perdue ; ce désir nous saisit d'autant plus que cela surgit au sein de l'absolue contemporanéité de sa manière de peindre.

Emilie Daniel

**Né en 1954 à Denneville (50), Christian Henry vit à Montreuil (93).
Diplômé de l'école des Beaux-Arts de Rennes, il enseigne aux
Beaux-Arts de Tours**



Mégalithes et maison, Loïc Le Groumellec



LOÏC LE GROUMELLEC

*Depuis l'explosion de leur énorme aieul, et de leur trajectoire
aux cieux abattus sans ressort, les rochers se sont tus...*

(Francis Ponge)

Ce qu'on voit : des mégalithes, concentré de matière noire -soit le néant, ou au contraire des fantômes de menhirs aux contours tremblants dont le centre vaporeux semble s'effacer pour ne laisser que le rien. Ouvrir des trous dans l'épaisseur noire des choses, la stupeur et le silence. Hantée par le Noir aussi, et crépusculaire, la peinture de Loïc Le Groumellec, "La manière noire", sa concentration, sa condensation, un creux rempli de noir à ras-bord.

ENORME, énormes rocs, fragments du chaos de la terre.

En un sens sa peinture n'a plus à voir avec les catégories esthétiques. Il dépasse celle qui incluait le terrible et l'horrible : c'est juste énorme, ça occupe tout le tableau et concentre toute l'énergie. Nous sommes frappés d'étonnement et muets.

Et c'est un face à face brutal, sans échappatoire. Nous nous retrouvons dans une proximité gênante car il n'y a aucune perspective, aucune mise à distance, ou au contraire c'est un éloignement accéléré de type hallucinatoire. La mémoire obsédée du même motif, car ces maisons enfantines, primitives sans fenêtres sans ouvertures, aveugles sont de la même sorte...

L'héraldique personnelle d'un "idiot" : "toute chose unique, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles n'existent qu'en elles-mêmes". (Clément Rosset)

Peut-on parler d'une peinture de l'obscur ou de la négativité ? d'une puissance de l'obscur ? Peut on parler d'une présence qui excède la contemplation, qui fascine ?

Emilie Daniel

Né en 1957 à Vannes, il vit et travaille à Paris Pantin.



"Les Ensortilèges de James Ensor", 2010 © Abacaris Films /Gemsel Production - 2010



NORA PHILIPPE

La pratique cinématographique nourrie d'une démarche documentaire s'est imposée très vite à Nora Philippe : par souci d'aller voir comment cela se passe de l'autre côté de la frontière, ou juste à l'étage en dessous. "Le cinéma, je sais pourquoi je l'ai adopté... Pour qu'il m'apprenne à toucher inlassablement du regard à quelle distance de moi commence l'autre." (Robert Kramer).

Variant les formes, depuis l'expérimental à la mise en scène, de documentaires culturels à des sujets de société plus graves, Nora Philippe cherche à relever sans cesse ce qu'il y a d'extraordinaire, de bouleversant ou de comique dans de toutes petites choses de la vie, un jour de voyage, le choix d'un mot ou ce geste que l'on fait chaque matin. Cela transparait aussi dans ses textes littéraires (publiés dans la revue *Po&sie*), dont Patrick Kéchichian, critique au *Monde*, a dit qu'ils vous donnent "ce plaisir, cet étonnement, cette minuscule jubilation qui vous prend lorsque vous embarquez dans un poème, et qu'il flotte, qu'il vogue, que le vent le gonfle, qu'il vous mène un peu plus loin que vous n'étiez."

Plusieurs films de Nora Philippe sont consacrés à la peinture, mais par le désir de rendre ce qu'est le propre de cet art, à savoir une présence et une permanence que peut-être le cinéma n'obtiendra jamais, ou différemment. Le biais du portrait, sensible, empathique avec son objet, loin de toute tentative d'explicitation, a été une des voies qu'elle a explorées (*Les Ensorilèges de James Ensor*, co-réalisé avec Arnaud de Mezamat, 2010). Ses films courts (*I need to find Vicky* et *On est tous des canards*, 2007, *Samtavro*, 2010, *Poussin*, 2011) s'attachent tous à des micro-histoires, des moments fragiles ou mystérieux, dont le sens final demeure en suspens, si ce n'est l'humour auquel il invite, et le désir de fascination qu'il épingle, ou peut-être encourage, chez le spectateur.

Née à Paris en 1982, Nora Philippe travaille à Paris et là où ses films la mènent.



Des Gens VI, Claire Rado



CLAIRE RADO

Claire Rado, la funambule de la tapisserie contemporaine
Dans la nouvelle série des “gens”, les personnages énigmatiques de Claire Rado semblent danser sur les fils. Plus tard dans sa série des “joueurs de boules”, ils marchent comme des funambules sur les fils de sa chaîne. Ses compositions sont parfaitement ordonnées selon une structure rigoureusement verticale ou horizontale, correspondant à l’axe de rotation des personnages. Sur ces partitions de fils tendus, Claire Rado compose un tissage acrobatique, avec des images comme en suspens, un théâtre de marionnettes où seule, elle peut en tirer les fils.

Est-ce que les personnages se sentent prisonniers de cette chaîne parfois tendue comme les cordes d’une harpe, cette chaîne qui unit entre eux des personnages issus de ses rêves ? Enfermés dans ce réseau de fils, les scènes de violences évoquées dans les “gens” pourraient être à la limite de l’angoisse et du cauchemar.

Mais non, il n’en est rien, les fils de Claire ont un commencement et une fin, comme la vie et la mort sont indivisibles. Le fil dans toutes les civilisations a toujours été le symbole qui relie le monde terrestre au monde céleste.

Tisser pour Claire est une nécessité. Elle lui permet de communiquer directement avec le monde de son imagination. “Je ne suis jamais seule”, m’a-t-elle dit. Lorsque les poètes franchissent le miroir, ils se trouvent dans un monde qui inverse le temps et l’espace, l’invisible devient visible. Claire Rado sent que le tissage est un voyage en soi-même. Avec ses fils de chaîne entrecroisés ou non, elle crée un jeu de transparence. Son métier devient miroir, ses tapisseries aussi. Il y a symbiose entre son esprit qui conçoit une idée, son imagination créatrice qui la réalise et la sensibilité particulière d’une matière et d’une couleur, et ses mains qui tissent, fil à fil, le monde de ses rêves qu’elle nous permet de partager. Les métamorphoses des tapisseries de Claire Rado ne font que commencer.

Jacques Anquetil

**Née en Bretagne d’un père hongrois et d’une mère espagnole,
Claire Rado vit et travaille à Paris**



"Marseille 2" Léonard de Selva



LÉONARD DE SELVA

Des bateaux qui restent à quai, des cargos fantômes à l'ancre revenus de tous les voyages : "mon enfant, ma sœur" ils n'embarqueront plus pour Cythère. Dans ces images la mer n'est pas très présente ; la marée est basse et des ports, nous voyons les fonds et les pierres, l'horizon fermé, bloqué par une digue ou une langue de terre. Les étraves conquérantes de ces navires immobiles semblent se dissoudre dans l'éblouissement d'un contre-jour. Certains ne sont que ruines, les épaves reposent sur le sable et la vase. Toutes ces photos baignent dans une lumière tremblante, nostalgique. Les contours des choses : bateaux, quais, maison, sont adoucis comme d'un passé qu'on se remémore. Cette photographie est loin de la photographie comme acte instantané, elle est encore obsédée de l'idée de fixer les images obtenues dans la chambre noire. Le photographe est poursuivi par un rêve, fasciné par son sujet ; ces navires naviguent toujours dans son souvenir. Dans l'acte de photographier, tout ce qui est présent devient passé ; chaque image est une image de ce qui va disparaître, cette conscience de la fuite du temps, fait de ces images quelque chose qui est déjà d'un autre temps qui apparaît comme nostalgique.

Cette célébration nostalgique est contenue par la composition rigoureuse qui ordonne ces photographies : l'espace – les lignes de composition retiennent, ou empêchent de "filer" totalement la représentation. "Voyages au bord de la mer" est le titre de cette exposition, voyage au bout de la mer plutôt, loin des eaux océanes avec les grues des ports pour gardiennes ou tutrices.

Emilie Daniel

Né à Bayonne, Léonard de Selva travaille comme auteur photographe indépendant. Il vit à Paris



ANDRÉ ROBILLARD

André Robillard est né en 1931 au lieu dit "la Mal Tournée". Il a été placé en 1939 dans l'école annexe du centre hospitalier Georges Daumezon de Fleury-les-Aubrais. Dans cet établissement, marqué par la naissance de la psychothérapie institutionnelle, sous l'impulsion notamment de Georges Daumezon puis de Roger Gentis, André Robillard a acquis un statut d'auxiliaire en travaillant dès le début des années soixante pour l'hôpital. Cette époque a correspondu avec la fabrication en 1964 des premiers fusils faits d'objets de récupération. Recueillis par le docteur Paul Renard, ces premières oeuvres ont été confiées à Jean Dubuffet dont *la collection de l'art brut* était encore nomade.

Depuis lors, André Robillard n'a eu de cesse de réaliser de nouveaux fusils, dessins et sculptures présents à la fois dans la Collection de l'art brut de Lausanne et dans la collection de l'Aracine au LaM, musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut, Lille métropole, de même que dans de nombreuses collections privées à travers le monde.

En 2007, la rencontre entre Alexis Forestier et André Robillard a donné lieu au spectacle *Tuer la misère* joué avec André Robillard par la compagnie les Endimanchés. Par extension s'est constituée la collection du même nom, ensemble d'oeuvres construites par André Robillard dans le voisinage du spectacle. Enfin André Robillard et Alexis Forestier ont prolongé ce travail commun en réalisant ensemble une série de *Sputniks*.

Alexis Forestier

SPOUTNIK, RÉALISÉ AVEC
LA COMPLICITÉ D'ALEXIS FORESTIER



MARTINE HARDY

Mes sculptures sont réalisées en terre modelée, matériau qui me permet de travailler simultanément volume, couleur, surface, matière, graphisme. Elles sont souvent composées d'éléments encastrables, empilables, dans un répertoire de formes plutôt organiques. Un volume modelé devient un moule où est estampé le volume suivant, qui lui-même engendre une nouvelle forme... Les "dormantes" évoqueraient des graines en attente de germination alors que les cavités seraient des anfractuosités contenues à l'intérieur d'un bloc. Pour les travaux picturaux, j'utilise des supports de récupération : des toiles faites d'un assemblage de morceaux de draps anciens déchirés, rapiécés que j'encolle, parfois cousus ou brode grossièrement, des papiers usagés, patrons de couture, lettres, registres. J'interviens ensuite avec des techniques mixtes, crayon, acrylique, encre, pastel, brou de noix...

Selon la nature de ces supports, j'explore le rapport des formes entre elles, leur imbrication, les intervalles qui apparaissent, l'empilement... Le rapport des pleins et des vides, le cerne, le contour déterminent aussi des signes, des graphismes que je trace avec des matières colorées. Ces juxtapositions constituent un assemblage de fragments, renouvelable à l'infini sans début ni fin...Apparaissent ainsi des liens à la mémoire, au passé, mais aussi des suggestions de complémentarité, de dualité des éléments, par l'imbrication d'éléments positifs et négatifs, de matrices et d'empreintes.

Martine Hardy

Née en 1959 à Rennes, Martine Hardy vit et travaille à Saint-Pern (35)



Portrait jeune fille, détail du visage

SALLE DES PORTRAITS

Le portrait.

Chercher, isoler, capter la visibilité des choses et des êtres.

Je m'arrête sur l'image d'un visage, d'un corps. Je choisis celle qui contient toutes les images de ce visage, de ce corps.

Dans l'image choisie se tient une multitude de variations, frères et sœurs, tapies de part et d'autre de la ligne des ressemblances.

L'image capte l'essence de la figure, ce par quoi dans le temps elle se perpétue, non pas comme répétition mais comme identité.

Puis plonger cette image dans de nouveaux signifiants, les matières de la peintures, les bronzes, les bois du sculpteur.

La petite salle des portraits organise des représentations de visages et de corps. Dès l'entrée, le film de Cécile Saint-Paul fait défiler des portraits d'hommes et de femmes - dont quelques artistes qui exposent ici. L'humanité est simple : peu ou pas de parole, ici on ne s'explique pas. Une petite camera d'amateur donne une image fragile sautillante du monde et des visages qui jaillissent sans à propos, légers et fugaces, des visages qui apparaissent obstinément dénudés de la langue qui les habille, figures prises entre des éclats de rires et de soucieux mutismes. Figures étranges occupées à des actes étranges car sans causes apparentes ou relevant de logiques décalées. C'est ce lien qui se brise sur la nature des causes qui crée le burlesque, ce voile d'absurdité qui enveloppe la poétique du monde de Cécile et rend ses représentations si humaines. La première fois que j'ai vu ces films, c'était dans le jardin de Claire Rado et Leonard de Selva une nuit d'été à Suresnes. De grands draps recouvraient les arbres du jardin tandis que, dessus se projetait l'image de ces grands visages bienveillants. Ils se penchaient sur nous de ces hauteurs comme des parents courbés sur des berceaux imaginaires.

Pierre Antonucci

Installation avec film de Cécile Saint-Paul, photos de Claire Rado et de Léonard de Selva et toile de Pierre Antonucci.

SALLE DES PROSES

J'expose ici des travaux inspirés par un texte. La salle des proses a ce souci de rassembler les tableaux à côté de leur texte d'origine. Principalement le Woyzeck de Büchner et le texte "Le ciel et la barque" que j'ai écrit pour une exposition à la galerie Oniris à Rennes et Barbier Beltz à Paris. J'ai toujours été fasciné par le déploiement des images mentales que déclenche en moi la lecture ou l'écriture. Les plus beaux textes, je les retiens par des images qui se sont formées à la lecture. Je les mémorise rarement par leurs phrases. Ce n'est donc plus la recherche d'une illustration mais d'une illumination intérieure qui me conduit à convertir un texte en une peinture. Mais les translations ne sont pas exactes. Et c'est une deuxième image qui se matérialise à côté de la première, la mentale. Ainsi chemine côte à côte dans leurs conversions les textes et tout un cortège d'images sédimentées.

SALLE ENSOR

Là, c'est un autre écho qui se met en place. Face au défilement du film sur Ensor j'installe dans la pénombre de l'espace une suite de colonnades verticales de couleurs vives d'où sortent des figures emmêlées ou elliptiques, un peuple burlesque de masques et de personnages de carnaval. Figures entrantes et sortantes de grands monochromes apaisants et qui vont entretenir de leur immobilité les figures mouvantes d'Ensor.

SALLE DES RECOUVREMENTS

Recouvrir pour accéder au pictural, à l'équilibre entre la matière, la forme et le sens.

Le recouvrement conduit le processus d'apparition / disparition et la métamorphose des motifs du tableau, tout en créant la matière picturale : c'est le lien entre le tactile et l'optique : l'haptique, ce par quoi le désir de voir plonge dans la réalité sensible de la matière peinture et se propose comme une pensée dans son état matériel.

Dans cette petite salle, nous sommes conduits par les images de Samtavro, film de Nora Philippe et Arnaud de Mezamat, qui nous donne la métaphore du recouvrement. Avec ces mains immergées dans la terre des morts pour en faire revivre le souvenir. Deux classes d'objets se confrontent ici : les miroirs de Peter Briggs et les toiles de Loïc Le Groumellec qui semblent chacun à leur manière, refuser l'image, les vertiges du suprématisme de Malevitch. A l'opposé des vides enchantés de ces deux artistes s'activent mes recouvrements de cendres où l'image s'éteint sous le poids d'une consommation de la couleur et de la forme. Seul le fusain (autre consommation) tente de reconstituer le tableau à travers sa destruction en retrouvant le chemin de son origine. Enfin Alain Gauvin parle lui, pour les recouvrements, de couches de sens essayant par là de maîtriser tous les moments de la toile et orchestrer ainsi le sens général.



Toiles (92 X 65) et caissons, suite Woyzeck

UN GRAND MERCI !

- aux nombreux partenaires qui renforcent l'inscription de la manifestation sur le territoire.
- à la DRAC, au Conseil Régional de Bretagne, au Conseil Général du Morbihan, et à la mairie qui subventionnent la structure, la manifestation et l'édition du catalogue.
- à l'Office de tourisme de Pont-Scorff et au syndicat du Scorff qui accueillent des œuvres, assurent l'accueil et l'information du public.
- à la Cour des métiers d'art : ce partenaire incontournable du parcours renforce sa collaboration en 2011, en présentant des œuvres d'artistes de l'Art, chemin faisant...

L'Atelier d'Estienne remercie également les associations et commerçants de la commune :

- Tier Ha Tud pour son travail au domaine de Saint-Urchaut
- Optim Services pour les salles de la ferme de Saint-Urchaut.
- Le Festival Saumon.
- Les chambres d'hôte, restaurants et campings de Pont-Scorff et des environs qui nous soutiennent.
- Super U pour son aide financière.

Merci à nos nouveaux partenaires en communication :
Ty Télé, Radio Bro Gwened.

Remerciements spécifiques à Lucile Le Brizoual qui a œuvré avec professionnalisme à la communication de l'Atelier d'Estienne pendant 2 ans.

Merci surtout aux artistes et tout particulièrement à Pierre Antoniucci qui a tant donné pour la réussite de cette 13^e édition.

L'Atelier d'Estienne est géré par le service culturel de la mairie de Pont-Scorff, membre de l'association Art Contemporain en Bretagne et du pôle ressources arts plastiques initié par la DRAC et l'Education Nationale. Il bénéficie du soutien du ministère de la culture – DRAC Bretagne, du Conseil Régional de Bretagne et du Conseil Général du Morbihan.

Direction artistique : Marie-Christine BIET

Coordination administrative et service pédagogique : Claire DESVALLON

Service pédagogique et médiation : Chantal GUEGUEN

Régie des œuvres et médiation : Christian MAHE

Service communication : Antoine AUPETIT

Stagiaires : Alice Proisy, Inès Brosse, Amandine Vincendeau,

Clémence Pelleteur, Eva Coulevra et Cléa Salaun.





L'ATELIER D'ESTIENNE
ESPACE D'ART CONTEMPORAIN
DU PAYS DE LORIENT
1 RUE TERRIEN 56620 PONT-SCORFF
BUREAU 02 97 32 42 13
GALERIE 02 97 32 56 16
ATELIER.ESTIENNE@WANADOO.FR
WWW.PONT-SCORFF.COM (ATELIER D'ESTIENNE)